NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.
Bureaux : 323 rue de Chartres,
Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 15 septembre 1900.

Thermomètre de E. & L. Claudel, Opticiens No 142 rue du Canal, Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h du matin....	80	27
Midi.....	88	31
3 P. M.....	90	32
6 P. M.....	86	30

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 15 septembre—Indications pour la Louisiane—Temps—beau dimanche et lundi ; plus frais lundi, vents frais devenant nord-ouest.

LA REMISE —DE— l'ordre de Saint-André.

Le 4 septembre dernier, à six heures, a eu lieu au château de Rambouillet la remise de l'ordre de Saint-André au président de la République par l'ambassadeur de Russie.

M. Crozier, introducteur des ambassadeurs est allé prendre le prince Ouroussof, ambassadeur de Russie, à son hôtel, à quatre heures et demie.

Le prince Ouroussof a été conduit, ainsi que le personnel de l'ambassade, dans les voitures de la présidence à la gare Montparnasse : un escadron de cuirassiers formait l'escorte. L'ambassadeur a pris place dans le train qui avait été mis spécialement à sa disposition et il est arrivé à cinq heures quarante-cinq à Rambouillet.

Le prince Ouroussof a été salué sur le quai de la gare, par M. Poirson, préfet de Seine-et-Oise, le sous-préfet et le maire de Rambouillet, le commandant Guidin, commandant provisoirement le 17e chasseurs, commandant d'armes, ainsi que par le lieutenant-colonel Meaux Saint-Marc, officier d'ordonnance du président de la République.

Après les salutations, Son Excellence est montée dans les voitures de la présidence pour se rendre au château. Les voitures étaient escortées par un escadron du 17e chasseurs.

A son arrivée au château, l'ambassadeur a été reçu par le général Dubois, secrétaire général et chef de la maison militaire, et introduit auprès du président de la République, qui avait à ses côtés, MM. Delcassé, ministre des affaires étrangères, Combarieu, secrétaire général de la présidence, et les personnes de sa maison civile et militaire.

En remettant au président les insignes de l'ordre de Saint-André ainsi que ceux des autres ordres de Russie accompagnés d'une lettre autographe de Sa Majesté, l'ambassadeur a prononcé l'allocution suivante :

Monsieur le président,

Sa Majesté l'empereur a daigné me confier la précieuse mission de vous remettre les insignes de l'ordre impérial de Saint-André, ainsi que ceux des autres ordres de Russie, accompagnés d'une lettre autographe de Sa Majesté. Le désir de Sa Majesté est que Votre Excellence voie dans cet acte une preuve de la haute estime que l'empereur éprouve pour votre personne, monsieur le président. En conférant la plus haute distinction de l'empire de Russie au chef de l'Etat français, mon auguste maître désire en même temps donner un témoignage de ses sentiments invariables pour la grande nation amie et alliée.

Qu'il me soit permis d'exprimer combien je me sens heureux d'être, à cette occasion, le mandataire de Sa Majesté auprès de vous, monsieur le président.

La mission dont je suis chargé aujourd'hui est l'évènement le plus favorable parmi ceux qui ont signalé jusqu'ici la tâche qui m'a été confiée de maintenir les relations cordiales si heureusement établies entre la France et la Russie.

Le président de la République a répondu :

Monsieur l'ambassadeur,

En vous donnant le mandat de remettre au président de la République les insignes de l'ordre impérial de Saint-André, Sa Majesté l'empereur de Russie a voulu témoigner une fois de plus la persistance de ses sentiments pour la nation aimée et alliée. Nous ne pouvons nous méprendre sur la signification de cet acte, et nous voyons la preuve de la volonté de resserrer encore les liens qui unissent les deux gouvernements et les deux peuples.

Vous avez bien voulu rappeler les sentiments de Sa Majesté pour ma personne; je vous prie de lui faire parvenir l'expression de toute ma reconnaissance si, comme je n'en doute pas, ils sont dus à la coopération que j'ai personnellement apportée, il y a plusieurs années à l'union entre les deux nations.

Vous pouvez assurer Sa Majesté que mes sentiments sont restés aussi vifs et que le gouvernement français s'efforce tous les jours de maintenir cette union si profitable à nos deux pays.

J'apprécie, comme il convient, monsieur l'ambassadeur, le choix de votre personne pour être l'interprète de Sa Majesté l'empereur ; nul ne pouvait trouver ici un accueil plus sympathique. Nous connaissons le dévouement que vous apportez à vous acquitter de la haute mission qui vous a été confiée, et qui consiste, comme vous le rappelez vous-même, à maintenir les relations cordiales si heureusement établies entre la Russie et la France.

Voici, d'autre part, le texte de la lettre adressée par l'empereur de Russie au président de la République et remise à M. Loubet par l'ambassadeur de Russie :

Monsieur le président,

Très cher et grand ami,

Les sentiments que je vous porte personnellement et les liens de cordiale amitié qui unissent la France et la Russie m'ont inspiré le désir de vous agréger à mon ordre impérial de Saint-André, dont les insignes vous seront remis en même temps que cette lettre.

Il m'est particulièrement agréable de vous offrir ce témoignage de mon estime à une époque où l'accord complet, si heureusement établi entre la France et la Russie peut, plus que jamais, exercer son influence bienfaisante, non seulement sur leurs intérêts directs, mais aussi pour le maintien de la paix générale, qui nous tient également à cœur.

C'est avec un réel intérêt que je me plais à suivre les succès de la splendide Exposition dont la France est en droit de s'enorgueillir, et je n'ai pas besoin de vous assurer du regret très sincère que j'éprouve, ainsi que l'impératrice, de ne pouvoir visiter Paris en ce moment ; mais de loin comme de près, habitués à nous associer à tout ce qui concerne la France, c'est avec une satisfaction d'autant plus vive que nous accueillons toujours ce qui contribue à sa gloire et à sa prospérité.

Veuillez en agréer l'assurance, monsieur le président, très cher et grand ami, avec celle de mes sentiments de haute estime et d'invariable amitié.

NICOLAS.

Peterhof, le 2|15 août 1900.

A l'issue de la cérémonie, le président a retenu à dîner l'ambassadeur de Russie, ainsi que les secrétaires et attachés de l'ambassade qui avaient accompagné le prince Ouroussof à Rambouillet.

Assistaient en outre à ce dîner, M. White, ministre des finances de Russie, M. de Kartzov, consul général de Russie, M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, M. Caillaux, ministre des finances, M. Jean Dupuy, ministre de l'agriculture, le préfet de Seine-et-Oise, le sous-préfet et le maire de Rambouillet, le commandant Petocki, le général Dubois, M. Combarieu, le lieutenant-colonel Margueron, les chefs d'escadron Gudin, de Vallerin et Lambrecht, les capitaines de Tournadre et de Lacger, les lieutenants colonels Meaux Saint-Marc et Bon, le chef d'escadron Lamy ; MM. Poulet, Crozier, Mollard, le lieutenant Le François et M. Paul Loubet.

Pendant le dîner, un concert public a eu lieu dans le parc. Une retraite aux flambeaux a parcouru les rues de la ville pavoisées aux couleurs françaises et russes, au milieu des cris répétés de "Vive la Russie !"

ECHOS DE PARTOUT

AMERIQUE.

Une nouvelle découverte d'Edison.

Le grand inventeur Edison annonce une nouvelle et merveilleuse découverte.

Il a inventé, paraît-il, une machine qui fait produire directement au charbon la force électrique, sans dynamo ou autre intermédiaire. C'est-à-dire que l'électricité émanerait du charbon comme la vapeur, et remplacerait cette dernière force.

Grâce à cette invention, les transatlantiques pourraient faire le trajet d'Amérique en Europe en quatre jours ; et chacun pourrait s'éclairer chez soi à la lumière électrique.

ANGLETERRE.

Il y a actuellement 102 personnes atteintes de la peste bubonique en observation à Glasgow. Les cas soignés à l'hôpital sont divisés en deux catégories : la première comprend les malades non sérieusement atteints et qui peuvent guérir; la seconde est composée des malades dont l'état est critique et qui pourraient succomber. Il est vrai que les médecins sont convaincus qu'en raison des moyens dont la science dispose actuellement l'épidémie ne pourra faire des ravages aussi grands que ceux causés par le choléra ou la petite vérole.

VIN MARIANI

Le Tonique Renommé

Des milliers de médecins et des millions de personnes, durant ces dernières trente-cinq années, ont pris à l'essai le Vin Mariani et en ont invariablement éprouvé d'heureux effets. Des milliers de femmes et d'hommes renommés, de presque tout les rangs de la société ont loué le Vin Mariani en prose et en vers, en musique, sculpture et peinture. Essayez le Vin Mariani sur ses propres mérites.

Vendu chez tous les Pharmaciens.

Refusez les substitutions.

La peste a gagné la petite ville de Govan, où un enfant est mort.

Un nouveau conflit s'est produit entre les autorités sanitaires et les curés catholiques, deux cadavres de pestiférés ayant été incinérés sans le consentement de l'Eglise.

Le gouvernement autrichien a ordonné de soumettre à un examen médical toutes les provenances de Glasgow.

CHINE.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* donne, d'après un télégramme reçu de Pékin, les détails suivants sur les obsèques du baron de Ketteler.

Le ministre d'Espagne, M. de Cologan, doyen du corps diplomatique à Pékin, a porté la parole à la cérémonie des obsèques du baron de Ketteler ; il a exprimé à M. de Below (et non de Bülow, comme l'écrit l'agence Havas), secrétaire de la légation d'Allemagne, et, par son entremise, à l'empereur Guillaume II, les sincères condoléances de tout le corps diplomatique au sujet de la mort de M. de Ketteler.

MONTENEGRO.

Voici le texte de la lettre que le tsar Nicolas a envoyée au prince de Montenegro à l'occasion du jubilé pour le quarantième anniversaire de son règne :

Altesse,

Heureux de vous donner une nouvelle preuve de notre amitié et du dévouement que j'ai pour vous et pour votre peuple héroïque, qui est uni à la Russie par des liens indissolubles, je vous envoie, à l'occasion de votre jubilé, les portraits en diamants du tsar Alexandre Ier, de mon inoubliable père Alexandre III et mon propre portrait, afin que vous les portiez sur votre poitrine.

Je suis persuadé que vous verrez dans la remise de cette distinction l'assurance de mes sentiments pour vous.

L'eau d'Abita carbonisée donne un bon appétit. Pour les estomacs faibles, elle est ce qu'il y a de mieux

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

C'est par la production d'une œuvre d'un attachant intérêt que le Grand Opera House ouvre ses portes ce soir, "The Prodigal Daughter". Plus de 350 représentations en ont été données au Drury Lane Theatre de Londres, et 320 au théâtre américain de New York, ce qui prouve surabondamment que la pièce est puissamment attrayante.

La troupe du Grand Opera House, cette année, est composée d'artistes de réelle valeur ; tous les sujets en sont distingués. Signalons à ceux qui assisteront cette semaine à une représentation du "Prodigal Daughter" une scène où figurent des chevaux savants.

Tous les premiers sujets de la troupe débuteront ce soir. Costumes et mises en scènes sont neufs, ils viennent de la maison Miller, de Philadelphie.

OPERA FRANCAIS.

Départ pour Paris du nouveau directeur M. Berriel.

Nous avons reçu, hier la très agréable visite de M. Berriel le nouveau directeur de notre Opéra Français de la rue Bourbon.

Très agréable visite, avons-nous dit, avec raison. M. Berriel est, en effet, un homme très intelligent qui a beaucoup travaillé, beaucoup entendu, beaucoup vu et possédant sur le répertoire moderne comme sur le personnel des chanteurs des notions nettes, précises, fruit de l'étude et des connaissances acquises avant de se lancer à fond dans son entreprise, M. Berriel a fait tout exprès le voyage de la Nouvelle-Orléans, pour bien connaître le terrain sur lequel il vient s'aventurer, pour se rendre compte des ressources financières de notre population, mais aussi et surtout de l'esprit qui l'anime et de ses tendances artistiques.

M. Berriel part complètement édifié sur toutes ces choses ; il part plein de confiance dans l'avenir. La réussite lui semble assurée d'avance, et nous sommes parfaitement de cet avis. Nous osons même ajouter que le succès ne sera que mérité, car si nous en jugeons d'après le tableau de troupe que nous avons sous les yeux et que nous avons déjà publié il y a une quinzaine de jours, il n'est guère possible de mieux composer une compagnie d'opéra et de tirer un meilleur parti du personnel chantant disponible actuellement.

Nous allons donc avoir une belle saison d'opéra avec une troupe presque complètement parisienne et des sujets de premier ordre. Nous n'aurons à y constater aucune solution de continuité, aucun trou, comme on dit en langage de coulisses.

M. Berriel est parti hier soir par le Louisville et Nashville. Il arrivera jeudi, à New York où il a quelques petites affaires de détail à régler. Jeudi, à midi, il s'embarquera sur la Lorraine qui le transportera au Havre. Il sera de retour à la Nouvelle-Orléans du 12 au 15 novembre. La troupe arrivera directement de France. Elle doit débuter sur la scène de la rue Bourbon, du 4 au 6 décembre. Nous lui souhaitons d'avance, la plus chaleureuse bienvenue, comme du reste, presque tous nos lecteurs la lui souhaitent.

THEATRE "CRESCENT".

A l'heure où nous écrivons ces lignes, l'habile prestidigitateur Herrman aura peut-être quitté la Nouvelle Orléans, mais il est remplacé au Crescent par une excellente troupe qu'a engagée M. Rowles et qui donne, dès ce soir, une bouffonnerie fort connue et fort applaudie qui obtiendra cette fois encore son succès ordinaire : "McFadden Row Flats". Nous prédisons à cette pièce une série de brillantes chambrées. La troupe est remarquablement bien composée et les chœurs sont nombreux et bien nourris. La troupe renferme plusieurs danseurs de talent.

WEST END.

C'est ce soir qu'à lieu au West End la clôture des concerts Weldon qui ont eu cette année, un succès tout-à-fait exceptionnel. L'orchestre était bien composé, artistes de valeur et à peu près complet ce qui arrive très rarement. Il y a tout lieu de croire que le public tiendra à faire d'excellents adieux à ces braves artistes auxquels nous souhaitons bon voyage et prompt retour.

Ce soir encore le Vitagraphes et les Spécialistes que l'on a tant applaudis depuis huit jours.

Menagez votre systeme ainsi que votre bourse. Un gallon d'eau d'Abita donne un appétit d'ours.

EXPANSION.

L'expansion du commerce des Etats-Unis est un sujet d'orgueil pour tous les Américains, sans égard à leurs vues personnelles en ce qui touche l'expansion territoriale et ses conséquences politiques. Bien que le commerce en général ait pris une étendue que l'on n'avait jamais connue jusqu'ici dans l'histoire de notre pays, cette étendue sera mieux appréciée par l'illustration pratique qu'en donne une grande maison de commerce qui est depuis longtemps une des premières du monde dans son genre d'affaires.

Le débit des différentes marques de bières de la Anheuser-Busch Brewing Association, de St-Louis, Mo., dans toutes les parties du monde civilisé, a atteint dans les mois de juin, juillet et août 1900, le chiffre sans précédent de 323,449 barils. C'est plus que ne débitent dans toute une année quelques brasseries qui se disent grandes.

Pensées et Impressions.

La marque d'un mérite extraordinaire est de voir que ceux qui l'envient le plus sont contraints de le louer.

LA ROCHEFOUCAULD.

Ce n'est pas tant la vie qui est courte, c'est la jeunesse.

ANONYME.

S'appliquer à valoir mieux que ses ennemis, c'est commencer à les détruire.

PRÉVOST-PARADOL.

Le premier devoir d'une femme, c'est d'être jolie.

MADAME DE GIRARDIN.

Nous recevons de partout des idées, brutes, un peu lourdes parfois : nous leur mettons des ailes, elles prennent leur vol et repartent sur le monde, plus légères, plus efficaces.

MELCHIOR DE VOGUÉ.

La femme possède quatre armes : la langue, les ongles, les larmes et les évanouissements.

PROVERBE MILANAIS.

Rapport de Lord Roberts

Les opérations de French.

Presse Associée.

Londres, 15 septembre — Lord Roberts a fait le rapport suivant, en date de Machadodorp, 14 septembre :

French a occupé, hier, Barberton, avec de la cavalerie qui avait traversé les montagnes. Il a rencontré une faible opposition.

L'ennemi a été complètement surpris. Vingt-trois officiers et cinquante-neuf hommes qui étaient prisonniers, ont été relâchés, et quarante-neuf locomotives et du matériel roulant ont été capturés. Cette prise de locomotives nous sera d'un grand avantage, attendu que nous étions obligés d'employer de vieilles machines.

French annonce qu'il a assez d'approvisionnements sous la main, pour les trois semaines qui vont suivre, et assez de fourrage pour ses chevaux.

Il a été capturé aussi 100 Boers avec des carabines Mauser et une grande quantité de provisions. Un grand nombre de bestiaux qui se trouvaient dans le pays sont tombés entre nos mains.

French a intercepté de grands convois, ce qui prouve que Barberton servait jusqu'ici de dépôt pour les approvisionnements des Boers dans le sud et le sud-est.

Le gros des forces de French est maintenant à 35 milles en arrière de la cavalerie, par suite de la difficulté que l'on éprouve à conduire les wagons à cet endroit.

—:o:—

La grève des mineurs de la Pennsylvanie.

Presse Associée

Scranton, Pennsylvanie, 15 septembre—La position de l'Union des Mineurs s'est trouvée renforcée aujourd'hui dans la région de Lackawanna par la grève des ouvriers d'une demi-douzaine d'autres mines, principalement des ouvriers de la compagnie de Hudson et Delaware à Scranton.

Le travail a cessé aux mines suivantes : Nord-ouest de la compagnie de Trenton ; Clinton, de la compagnie Delaware et Hudson, à Vandling ; Cliff et Forest City, de la compagnie de Hillside, à Forest City.

Les effets de la grève se font déjà sentir sur les lignes de chemins de fer.

Les compagnies renvoient les ouvriers des trains de charbon, principalement les compagnies de Delaware et Hudson, d'Ontario et Western et de Lackawanna.

On apprend que les mécaniciens et les employés de cette dernière compagnie sont déterminés à ne pas transporter le charbon extrait par des mineurs n'appartenant pas à l'union. On dit qu'ils refuseront même de transporter le charbon en dépôt à Port Morris et à d'autres points.

Appel des délégués Boers

Presse Associée.

La Haye, Hollande, 15 septembre — Les délégués boers, MM. Fisher, Wolmans et Wessels, adressent à toutes les nations un appel pour leur intervention dans le sud de l'Afrique.

Après avoir exprimé la conviction que l'annexion du Transvaal n'a été proclamée que dans le but de permettre à la Grande-Bretagne de continuer la guerre d'une façon inhumaine, contrairement aux lois internationales, et à poursuivre sans merci les combattants épuisés reconnus jusqu'ici comme belligérants, les délégués déclarent qu'avec l'aide de Dieu, l'annexion ne sera jamais accomplie. Ils affirment que les républiques sud-africaines se sont montrées dignes de la liberté et qu'elles continueront à lutter jusqu'au dernier souffle contre la Grande-Bretagne qui tente d'annihiler leur existence de peuple libre.

L'appel se termine ainsi :

"Au nom de la justice et de l'humanité nous faisons appel à tous les peuples pour qu'ils viennent à notre aide dans ce moment suprême et sauvent notre pays.

Nous nous en remettons à Dieu, confiants que nos prières seront entendus."

Tentative de suicide.

Vers sept heures hier soir, Ella O'Grady, une jeune femme de 22 ans délaissée par son fiancé, Wm B. Sims, a attenté à ses jours en se jetant dans le fleuve. Un nègre du nom de Geo. Smith l'a sauvée en lui lançant une corde.

Elle s'était embarquée à bord du bac Thos Pickles, au pied de la rue du Canal, et au moment où le bateau quittait le quai elle s'est jetée à l'eau. Elle a été conduite au poste du onzieme precinct, où elle a dit au représentant de l'*Abeille* qu'elle avait été délaissée par son fiancé, Wm B. Sims, qui était parti pour St-Louis. La pauvre femme demeure rue Baronne, 814, est est au service de Mme B. Miller, rue Royale 413.

Autres tentatives de suicide.

A dix heures, hier soir, Alice Shaw, une jeune femme de 24 ans, a absorbé une une dose de laudanum en sa demeure, rue St-Louis 1429. Elle a été transporté à l'hôpital dans un état critique.

Jos. W. Schallmayer, un barbier, se trouvant sous l'influence de la boisson hier après-midi, a atzenté à ses jours en se coupant la gorge avec un rasoir, en sa demeure rue S. Remparts 708. Il a été transporté à l'hôpital où sa blessure a été déclarée légère.

---

tinua-t-il la raillant, et qu'il est de mauvais goût de reprocher ses bienfaits !

—Ce qui est fait est fait, continua-t-elle farouche, sans même relever le sarcasme dont il la cingiait ; mais n'essayez pas de vous défaire de moi, car, aussi vrai que nous sommes là face à face, je n'hésiterais pas plus à vous dénoncer qu'à écraser une bête immonde.

—Vous avez donc aussi le désir de tâter du bagne ?

—Eh ! que m'importe ! N'est-ce pas un bagne aussi que la vie que je mène, que les tortures que vous m'imposez ? Renoncez à cette femme ou sinon....

Elle n'eut pas le temps d'achever. Il s'était jeté sur elle, nouant autour de son cou ses doigts crispés.

—Ah ! drôlesse ! la langue te démange ! Eh bien ! je connais, moi, un moyen de t'empêcher de parler.

Misérable ! râla-t-elle, sous l'étreinte qui allait se resserrant.

Mais l'étau se retrécissait et déjà la face de la malheureuse se tuméfiait, quand il se passa quelque chose d'inopiné et d'inexplicable. Un coup de poingt fit voler une vitre en éclats, puis, par l'ouverture du carreau brisé, apparut une main qui fit jouer la serrure intérieurement fermée. La porte ainsi condamnée s'ouvrit et trois hommes faisant irruption dans la pièce se placèrent entre l'agresseur et sa victime.

Clemens devint livide de terreur, tandis que Nina Annine encore suffoquée allait s'affaler dans le fond de la pièce.

— Ne vous gênez pas pour nous, déclara Férignol avec la plus exquise politesse.

Mais, ayant tourné les yeux vers la femme pantelante, encore à moitié pâmée, il s'interrompit :

—C'est trop fort, tous les bonheurs....

Il alla rapidement vers Nina, qui commençait à se remettre et comme elle rouvrait les yeux :

—Je crois, ma parole, que nous sommes en pays de connaissance. Je ne me trompe pas, c'est donc cette chère Mme Pommeroy que nous venons d'arracher des griffes de ce brigand.

— François Férignol ! murmura-t-elle avec une indicible épouvante ; comment êtes-vous ici et que me voulez-vous ?

—Comment j'y suis ? Ce serait peut être un peu long à vous expliquer. Pourquoi j'y suis ? C'est une autre affaire. Avez-vous oublié qu'il existe contre vous un arrêt d'extradition ?

Elle fit un geste vague. Puis s'effondrant et perdant soudain toute énergie :

—Je suis perdu ! murmura-t-elle par deux fois, n'essayant plus de se raidir.

—Eh ! mon Dieu ! qui sait ? suggéra le policier ; il est peut-être en votre pouvoir de nous rendre un service dont il vous sera tenu compte.

Elle avait relevé la tête.

—Parlez, parlez vite ! interrogea-t-elle fiévrement.

Durant ce colloque, Jocelyn et Gordon s'étaient approchés de Clemens afin de s'assurer de lui. Mais celui ci n'était pas de ceux qui vendent chrèrement leur vie ou leur liberté. Devant ces hommes qu'il savait armés toute son audace était tombée.

Rassurés de ce côté, les deux amis tournèrent leur attention vers Nina, dont Férignol continuait l'interrogatoire.

—Je ne puis vous laisser ignorer, reprit le brigadier de la sûreté, qu'indépendamment des peccadilles antérieures dont je vous ai touché deux mots il existe contre vous une prévention des plus graves ; en d'autres termes que, grâce aux insinuations de miss Burley, vous seriez inculpée dans le meurtre de Ralph Sidney.

—Moi ! se récria la jeune femme, et c'est elle qui ose ?

—J'ai dit : elle insinue, mais comme à l'appui de ces insinuations elle a remis à mon collègue Harry Gordon un échantillon de votre écriture, que cette écriture se trouve être exactement la même que celle des billets comminatoires trouvés après le décès de Sidney au cours de la première perquisition opérée à son domicile, cela ne laisse pas de compliquer votre situation.

—La misérable ! exclama Nina, d'une voix où la colère montait.

—Remarquez, continua le Français, qu'on invoquera contre vous les antécédents, que tout ce qu'il y a eu jusqu'à présent de compromettant dans votre passé servira de corps à l'accusation.

Votre sort est entre vos mains. Eclairez la justice, apprenez-nous ce que vous savez, et si Nina Annine peut établir qu'Aurore Burley est la seule coupable, elle ne sera plus appelée dans le procès criminel qu'à titre de témoin et je m'engage sur l'honneur à passer le reste sous silence.

Nina se tourna vers Gordon :

—Vous avez donc bien à cœur de la perdre ? interrogea-t-elle.

—Je ne tiens à perdre personne. Celle que je poursuis, c'est la meurtrière de Sidney.

—C'est donc à vous que je la livre. Ecoutez, vous jugerez ensuite !

XV

LE RÉCIT DE NINA

Nina Annine s'assit dans un fauteuil que venait d'avancer Férignol. Les trois détectives se placèrent en cercle autour d'elle. Quant à Clemens, tombé sur une chaise, il avait l'attitude honteuse et humiliée d'un renard pris au piège.

— Interrogez moi, Monsieur, commença la jeune femme ; je suis prête à vous répondre.

—Dites-nous donc, en premier lieu, comment vous avez connu Aurore Burley.

—C'était il y a un peu plus de deux ans. Je m'étais embarquée à Liverpool à bord d'un steamer. Pour des raisons sur lesquelles je ne m'étendrai pas, je quittais le vieux monde où mes affaires n'étaient pas fort brillantes, et je venais chercher fortune en Amérique. Sur ce même steamer se trouvaient M. et Mme Burley et une fort belle personne à laquelle ils paraissaient fort attachés.

—Et c'est là sans doute que s'ébauchèrent vos relations ?

—Oh ! Dieu non ! Qu'était pour cette dédaigneuse héritière la pauvre femme misérablement vêtue et voyageant en seconde classe que j'étais ? Rien ne l'avertit alors de l'influence que j'allais avoir sur sa destinée.

New-York était mon objectif. Aussitôt arrivée, je cherchai un engagement théâtral. Je trouvai à m'enrôler dans des conditions passables. J'avais oublié la jolie passagère quand le hasard me mit en face d'elle. Le quartier où je venais de la rencontrer étant de ceux où la gentry, s'aventure rarement, la curiosité me poussa à m'assurer de ce qu'elle y venait faire ! Je la suivis, ce dont elle s'aperçut d'autant moins qu'à bord du navire elle ne m'avait même pas remarquée, et je ne tardai pas à la voir rejointe par un jeune homme. Ils s'abordèrent non pas en amis qui se rencontrent, mais en gens qui s'attendent, et entrèrent ensemble dans une maison d'apparence douteuse. Je ne sais quel démon me souffla la tentation d'en savoir plus. Je m'apostai pour guetter la sortie du couple et quand il reparut je m'arrangeai de façon à escorter la demoiselle jusque chez elle.

—Peut être aviez-vous déjà le désir d'exploiter la situation ?

—Oh ! je n'avais aucune intention arrêtée. Je ne savais rien de cette jeune femme. Ses allures m'avaient simplement intriguée. Je m'enquis d'elle. Je connaissais le nom de ses parents. J'appris qu'elle passait pour être leur fille unique. Je sus également que les Burley avaient la réputation d'être fort riches. D'ailleurs, Aurore n'était que de passage à New-York et elle ne tarda pas à disparaître. C'est alors que je fis la connaissance de Georges Clemens et que je nouai cette liaison qui n'a été pour moi qu'une source de chagrins et d'amertumes. C'est pour suivre cet homme qui n'était venu à New-York que pour ses affaires que je rompis avec mon directeur et que lorsqu'il retourna à Chicago je l'y accompagnai.

— Ne veniez-vous pas ici avec l'arrière pensée d'y relancer l'héritière des Burley ?

—Non, et ce fut même par une simple coïncidence que nous nous rencontrâmes de nouveau. Un soir, au théâtre, je revis Aurore avec ce même jeune homme auquel elle donnait des rendez-vous à New York. Ce jeune homme n'était autre que Ralph Sidney. Je ne roulais pas sur l'or : l'espoir d'avoir sous ma dépendance cette orgueilleuse héritière fut pour beaucoup dans ma curiosité. Si réellement cette jeune fille avait une intrigue, en me rendant maîtresse de son secret, j'avais barre sur elle et c'était là une excellente affaire à exploiter. J'instruisis alors Clemens de ce que je savais et surtout de ce que je soupçonnais et ce fut moi qui lui conseillai de chercher à entrer en relations d'une façon quelconque avec M. Sidney. Ce fut d'ailleurs chose aisée. Une fois au courant des habitudes de ce gentleman, j'en arrivai rapidement à acquérir la certitude que Miss Burley était sérieusement compromise et que sa réputation était entre mes mains.

Miss Annine continua sans plus d'embarras que si sa conduite eût été dictée par les sentiments les plus honorables :

La suite à dimanche prochain

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur

DIMANCHE, 16 SEPTEMBRE 1900

Old Landing—NEW CAMELLIA, à 8 A M